

## **Sommaire**

### **Introduction** — 7

**I.** Freud regarde vers l'Est. Vera Schmidt et la psychanalyse au pays des soviets — 17

**II.** Wilhelm Reich, de la policlinique de Vienne à Sexpol à Berlin — 41

**III.** L'avenir du pessimisme freudien — 83

**IV.** Marie Langer : de la Vienne des années 1930 à l'Amérique latine des années 1970 — 105

**V.** De la commune catalane à la clinique de La Borde — 131

**VI.** Renouveau de la psychanalyse révolutionnaire en Allemagne : l'expérience d'Heidelberg — 171

**Conclusion** : De quoi Ernest Jones est-il le nom ? Pour une autre psychanalyse — 195

Notes — 201

## Introduction

### *Psychanalyse : le nouveau chien de garde ?*

Depuis plusieurs décennies, la psychanalyse est devenue, pour une large part, profondément et ouvertement réactionnaire. La liste de ses prises de position rétrogrades s'allonge à un rythme accéléré ces derniers temps, tout en grim pant sur l'échelle de la bêtise, de l'ignorance et de la mauvaise foi.

Cela a commencé, en pleine frénésie sécuritaire, avec la stigmatisation des « bandes de jeunes en uniforme » qui ne respectaient plus « le savoir » ni « l'autorité »<sup>1</sup>. Avec le PACS, et dans sa suite le mariage homosexuel, l'adoption d'enfants par les couples homosexuels, la procréation médicale assistée, d'autres thèses propagées par certains analystes allaient trouver un large écho dans les médias : les bases même du désir seraient minées et la faillite anthropologique serait toute proche. La remise en question de la « société patro-centrée », la reconnaissance du désir homosexuel et la conquête de nouveaux droits qui les accompagnent augureraient à les entendre la fin de la « présence humaine sur terre »<sup>2</sup>. Les promoteurs de cette perspective apocalyptique ont trouvé de nouvelles confirmations dans l'actualité sociale et politique récente, qu'ils n'ont pas manqué de commenter abondamment. Avec Metoo, le « néoféminisme indifférenciateur »

## **Histoire populaire de la psychanalyse**

préparerait selon eux une société malade et sans « re-père », l'éducation des enfants serait vouée à l'échec et à la folie, la civilisation à l'impasse. Puis ce fut au tour des révoltes populaires des gilets jaunes, analysées par certains comme l'expression « de la toute-puissance narcissique infantile » et du « déchaînement des pulsions de mort ». L'État, laxiste et en dérive, manquerait de virile autorité depuis trop longtemps : les enfants de « big mother » ne comprendraient plus les limites nécessaires du vivre ensemble<sup>3</sup>. Enfin, comble de ce florilège, ou de ce grand bêtisier : après les études de genre<sup>4</sup>, c'est la perspective « intersectionniste » à l'université qui serait en réalité comptable de la montée d'une pensée totalitaire menaçant la « Pensée » et « notre Culture ». À l'heure où le racisme contamine l'espace public, la cause du mal qui ravage notre société et la menace d'implosion ne serait pas les inégalités sociales mais l'emprise idéologique des intellectuels et universitaires décoloniaux et/ou postcoloniaux qui favoriseraient le communautarisme et prépareraient le totalitarisme<sup>5</sup>.

Sous prétexte d'audace et de courage « face à la bien-pensance » – parfois même en se revendiquant comme critiques du néolibéralisme –, ces positions, au-delà de leurs divergences, ont toutes en commun de s'opposer à l'égalité politique concrète. En réalité, elles sont le témoignage d'une génération devenue largement renégate<sup>6</sup>. Hostile et vétilleuse, farouchement opposée à la conquête de nouveaux droits, pessimiste culturellement, anthropologiquement décliniste, elle voue une haine à l'égalité politique, laquelle exprimerait, selon certains de ses parangons, rien de moins qu'un « vœu de mort<sup>7</sup> » ! Fébrile, elle ne supporte plus que la critique dévoile l'oppression exercée par son monde<sup>8</sup>.

Cette efflorescence réactionnaire qui fait grand bruit n'est pourtant pas si nouvelle. Ce qui est peut-être nouveau, c'est son écho médiatique et sa montée en puissance dans l'espace public. En réalité, dès les années 1980 – sur le modèle des Nouveaux Philosophes –, la vulgate des néoanalystes avait commencé à produire une littérature porteuse de haine à l'encontre de l'Histoire et du progrès, qui a pu faire florès (certes, à l'époque encore à bas bruit) à l'intérieur du champ disciplinaire de la psychanalyse. Elle préparait le terrain de la réaction à venir. L'Histoire, et en particulier toute histoire progressiste et révolutionnaire, allait être systématiquement déniée. C'est ainsi que Mai 68 avait très tôt été analysé comme une régression anale<sup>9</sup>. Mais, charité bien ordonnée commençant par soi-même, cette « médication » allait s'appliquer au champ lui-même. Toute psychanalyse politisée fut décrédibilisée. Selon les chantres de cette tendance, les « dangereux excès politiques » de *L'anti-Edipe*<sup>10</sup> ou d'un Reich devaient être mis au jour<sup>11</sup>. Il ne s'agissait du reste pour eux que de « figures isolées », « marginales », et, d'ailleurs, Freud lui-même « aurait été étonné<sup>12</sup> » de l'implication du mouvement psychanalytique français autour de mai 1968. La « malheureuse parenthèse du militantisme » dans l'histoire de la psychanalyse était close<sup>13</sup>. D'une manière générale, toute perspective freudo-marxiste ou progressiste était soupçonnée du pire. Sa visée égalitariste n'était qu'une façon de « nier le manque », la castration. Elle formait une bien dangereuse conception, si portée à nier l'agressivité constitutive de la pulsion sexuelle et l'angoisse coupable intrapsychique à l'homme qu'elle faisait prétendument, à tous les coups, le lit des totalitarismes. Il convenait donc de « purifier » la psychanalyse. Axiomatisant l'image de « l'or

## Histoire populaire de la psychanalyse

pur de la psychanalyse<sup>14</sup> », on expliquait alors aux étudiants – dont j'étais – que le temps était venu de choisir : ou bien « l'illusion fantasmatique du politique », ou bien « l'éthique du Sujet et sa vérité ». Une fois « dégrisé des idéaux », le psychanalyste ne pouvait plus être (ou avoir été) militant... sauf de la psychanalyse<sup>15</sup>.

La psychanalyse avait enfin atteint « l'âge de raison », ce qui allait infléchir le cours de ses études. Bientôt, la haine pour l'Histoire et les acteurs de l'émancipation, piégés au Même des lois d'un inconscient éternel, culmina, à un point inédit, dans le traitement de la Révolution française, systématiquement rapportée à la Terreur. Depuis Furet, ce mauvais coup, quelque peu éculé, est connu<sup>16</sup>. Mais davantage que chez Furet lui-même, il faut reconnaître dans les thèses des néoanalystes que le paralogisme le plus raffiné y excelle, grâce à une méthode infaillible : la Révolution y devient en effet une simple affaire œdipienne. Toute la chronologie révolutionnaire de 1789 se voit révisée à l'aune de la chronologie œdipienne pour être présentée comme une *régression*<sup>17</sup> – dans une saisissante infantilisation de l'Histoire au mépris des faits. Encore récemment la Révolution française a été rapportée « au désir de mort du père<sup>18</sup> ». La même exécration des processus d'émancipation et de leurs acteurs transparait bien sûr dans le traitement de l'actualité : au moment des révoltes arabes, certains n'ont pas hésité à qualifier le désir qui s'exprimait alors comme un « désir de consommation », une revendication individualiste d'un « droit à la jouissance » de consommer « les plaisirs vénéneux de l'Un-comptable et de l'Un-tout-seul dont se goberge l'Uncle Sam »<sup>19</sup>.

Cessons les exemples calamiteux. C'est un fait navrant qu'il faut reconnaître aujourd'hui : tandis que les Nouveaux Philosophes comme les his-

toriens réactionnaires ont été largement décriés et paraissent en déclin, la psychanalyse semble les avoir remplacés dans le rôle de « nouveau chien de garde » du pouvoir. Évidemment, la ronde de garde se fait toujours au nom d'arguments anthropologiques sur la « structure du psychisme » censés primer sur toute réalité sociale. Et, selon un paradoxe propre à ce que l'on appelle la perversion en psychopathologie, alors que cette vulgate dispense ses préjugés sur l'homme, la femme, la politique, alors qu'elle naturalise l'agressivité, elle assure s'avancer au nom d'une prétendue neutralité politique dont elle aurait le mystérieux privilège. Comme toute pensée bourgeoise, cette psychanalyse croit dire le vrai sur la nature humaine au-delà des différences culturelles et historiques. S'agit-il encore de psychanalyse ? Rien n'est moins sûr. C'est la raison pour laquelle nous proposons de parler à son endroit de *psychanalysme*, en tant que discours qui participe de la domination et de la fabrication de l'idéologie comme « ensemble des productions idéelles par lesquelles une classe dominante justifie sa domination ».

À la différence de Robert Castel à qui nous reprenons le terme, titre d'un de ses livres dans les années 1970<sup>20</sup>, le psychanalysme n'est cependant pas notre objet principal. Il est peut-être une maladie originelle de notre discipline : déjà dans les années 1920 Kolnai, qui était psychanalyste, n'hésitait pas à rendre compte, de « manière neutre », du communisme comme d'une « régression à la mère »<sup>21</sup>. Et aussi loin que l'on remonte dans le temps de l'histoire disciplinaire, il semble hanter le champ de la pratique et de la théorie analytiques, soit tel un spectre fugace peu influent, soit comme un monstre tout-puissant qui la surplombe, suivant les conjonctures sociohistoriques plus ou moins

## Histoire populaire de la psychanalyse

favorables à son développement. Or, à examiner la littérature analytique contemporaine – disons en remontant aux années 1980 –, c'est peu dire, pour y avoir été formé, que la discipline a été, jusqu'à récemment, sous l'emprise du véritable Léviathan du psychanalisme. C'est ce dernier que ce livre se propose de mettre en pièces – sans le prendre pour objet donc, mais en suggérant un remède. Le psychanalisme est certainement une tendance inhérente à notre discipline, une des déviations possibles qui la condamnent à une impasse où elle s'aveugle. Il suppose un certain rapport à l'Histoire, qu'il réifie, et duquel nous proposons de nous dégager, en commençant par notre propre histoire disciplinaire.

### *Pour une histoire politique de la psychanalyse*

Rien n'est plus faux que la fable d'une psychanalyse neutre. La vigueur et la fécondité de la psychanalyse politisée, celle des années 1920 – largement « oubliée » aujourd'hui bien que portée par Freud lui-même –, ou celle des années 1970 – généralement considérée avec dédain mais qui s'inscrit dans la continuité de la première –, le montrent. Mais nous verrons qu'au-delà de ses deux séquences paradigmatiques la perspective politique de la psychanalyse lui est en réalité consubstantielle, y compris – et peut-être surtout – lorsqu'elle prétend lui échapper et échoue en psychanalisme.

Aussi étonnant que cela puisse paraître pour nombre d'analystes d'aujourd'hui, Freud a défendu *dans la pratique* une vision politique progressiste, optimiste, et même favorable au communisme, au moins jusqu'à 1927<sup>22</sup>. Cette vision fut largement répandue chez les analystes<sup>23</sup>; elle sera d'ailleurs portée et poursuivie par nombre

d'entre eux, longtemps après Freud. Dans les années 1920, l'expérience avant-gardiste méconnue de Vera Schmidt et son home d'enfants en Russie bolchevique, révolutionnaire pour la psychanalyse d'enfants et alors sans équivalent en Europe occidentale, suscitera un grand intérêt chez Freud et ses collaborateurs, et servira d'exemple à beaucoup d'analystes.

Nous reviendrons également sur le parcours de Wilhelm Reich. Loin des clichés qui le relèguent à la marge, sa position dans les années 1920 le rattache à la prestigieuse troisième génération d'analystes, dont les membres témoignèrent tous d'un engagement politique intense<sup>24</sup>. Pendant longtemps, Freud soutint ces jeunes analystes qui, enthousiastes et ne bénéficiant pas encore de clientèle privée, s'investissaient dans une pratique clinique à l'adresse des plus pauvres.

Nous verrons que le « désaveu » à l'égard de Reich en 1929 – dont les tenants du pessimisme en psychanalyse font la sempiternelle promotion – relève en réalité d'une inflexion théorique majeure de la part de Freud. Dans un contexte géopolitique fortement dégradé, celle-ci engendrera une orientation pratique nouvelle qui, bien au-delà du cas de Reich, mettra en porte-à-faux la grande majorité des analystes. Elle aura des conséquences très graves pour la psychanalyse internationale – bien plus graves, rétrospectivement, que la promotion désastreuse, dans les mêmes années, d'une psychologie aryenne par Jung<sup>25</sup>, figure repoussoir par excellence dans l'historiographie orthodoxe.

À rebours de ce revirement freudien, la trajectoire de Marie Langer, qui débute au tournant des années 1930, n'est, de notre point de vue, pas moins décisive pour le destin de la psychanalyse. Marxiste, féministe, communiste, toute jeune

## **Histoire populaire de la psychanalyse**

psychanalyste elle s'engage résolument dans l'action révolutionnaire. Comme Reich, elle reste persuadée de l'unité de son combat sur ces trois fronts que sont la psychanalyse, le marxisme et le féminisme. Nous suivrons son parcours, de la Vienne rouge à l'Argentine, en passant par les Brigades internationales en Espagne<sup>26</sup>.

Une autre séquence, longue et instructive pour notre histoire, s'articule autour de François Tosquelles. Formé en Catalogne par les psychanalystes de la Vienne rouge exilés à cause de la guerre, il prend fait et cause pour la commune catalane, avant de révolutionner en France l'hôpital de Saint-Alban. La clinique de La Borde, fondée en 1953 par Oury (bientôt rejoint par Guattari), s'inscrira dans son héritage.

Enfin, nous évoquerons le renouveau de la psychanalyse allemande à Heidelberg dans les années 1970 et l'aventure du SPK, le « Collectif de patients socialiste ». La radicalité révolutionnaire de cette expérience, comme le déchaînement de la violence d'État à son encontre, ne sont pas sans résonner avec le tragique destin de la psychanalyse allemande confrontée au nazisme dans les années 1930 et le silence dont cette histoire fait encore l'objet – malgré les nombreux travaux d'historiens – dans le champ psychanalytique.

Le lecteur l'aura compris, nous suivrons une méthode inverse à celle que nous avons apprise dans les « écoles de psychanalyse » parisiennes. Loin d'une lecture repliée sur l'exégèse, il s'agit au contraire d'ouvrir les textes à l'Histoire. En mettant en lumière les réseaux et les pratiques cliniques et politiques concrètes des analystes dans leur contexte historique, tout en revenant à certains textes fondateurs – de Freud, mais pas

seulement –, nous voyons émerger une tout autre histoire, une histoire des pratiques<sup>27</sup>. Celle-ci autorise en retour une nouvelle appréhension des textes classiques et de leur interprétation. Malgré l'apparente hétérogénéité et la discontinuité de notre récit, qui égrène les trajectoires d'analystes dans leurs séquences historiques propres, nous verrons se tisser les filiations qui les unissent, soit sous la forme d'étranges répétitions traumatiques qui résonnent à travers les temps, les lieux et les guerres, soit sous celle d'expériences pratiques qui, aussi singulières soient-elles, se répondent en écho. Nous tâcherons enfin de montrer à la fois ce qui nous unit aujourd'hui à ces moments politisés de la psychanalyse, et les obstacles qui nous en séparent. L'histoire que nous présentons ici est avant tout *une histoire des possibles*, qui réinterroge le récit officiel de notre discipline à la lumière de certaines de ses bifurcations décisives; celles-ci sont généralement délaissées par l'historiographie psychanalytique officielle française telle qu'elle a cours dans les départements de psychanalyse des universités ou dans les « écoles » de psychanalyse que nous avons connus. Il s'agit en fin de compte d'éclairer autrement le temps présent de la discipline pour, peut-être, le rouvrir et renouer avec le tranchant de la découverte freudienne<sup>28</sup>. Il faut sans doute le rappeler : le divan est essentiellement le lieu d'une contestation et d'une prise de parole, et l'une comme l'autre furent d'abord celles des femmes. L'invention par Freud de la *talking cure* trouve son point de départ dans la protestation de ses patientes contre l'ordre médical – très largement masculin – qui ne les écoutait pas. Épilepsie, paralysie de membres, hystérie ne trouvaient pas leur cause dans l'étiologie organique. Comment ignorer que la flambée des symptômes dont elles souffraient,

## **Histoire populaire de la psychanalyse**

comme l'inhibition à penser dont elles étaient frappées, était liée à la domination sociale qu'elles subissaient et à la répression dont elles faisaient l'objet dès l'enfance, comme le soutint Freud? Des décennies plus tard, Fanon ferait un constat similaire lors de la guerre de libération algérienne chez certains de ses patients, anciens colonisés, montrant des symptômes d'ulcères et de déformations de la colonne vertébrale<sup>29</sup>. La psychanalyse est l'espace d'élaboration de cette parole singulière, d'abord empêchée, qui cherche à se faire entendre malgré la domination, le déni, l'emprise et la perversion; et l'analyste doit, bien souvent, se faire le témoin d'une souffrance muette et sans nom qui peut aller jusqu'à s'emparer du réel du corps, et dont seul le travail de cure peut libérer le sujet. Cette possibilité pour le sujet de reprendre son destin en main, de frayer les voies pour donner droit à son désir et sortir de sa minoration, telle est la promesse ouverte par la psychanalyse. Dans le tumulte de la domination contemporaine et à l'heure du retour menaçant du paradigme de l'étiologie organiciste, c'est dire combien la cure par la parole demeure, grâce à sa portée révolutionnaire, éminemment précieuse pour les temps présents.